

JOUR D'ÉTÉ. GRAND SOLEIL.
LA MAISON AU BOUT DE L'ALLÉE.
CET ÉTÉ SUR LA
TERRASSE LES ADULTES. LE
IL NEIGE CAFÉ TROIS
SUCRES. LE JOURSOLEIL COMME
PAULINE DE VERGNETTE
ON L'APPELLE. ENCORE UN JOUR
D'ÉTÉ. TANT IL Y EN A.



les éditions du Panseur

PAULINE DE VERGNETTE

CET ÉTÉ IL NEIGE



DE LA MÊME AUTRICE :

ESSAI -

Défier l'inertie. Corps de sorcières, altérations et dissidences dans Wicked (La Variation, 2026)

POÉSIE -

L'Endroit aigu (Lurlure, 2024)

ROMAN -

Si la rose vient à faner (Blast, 2023)

#32

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2026

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2026

ISBN PAPIER : 978-2-490834-32-7

www.lepanseur.com

PARTIE I

JOUR D'ÉTÉ GRAND SOLEIL

Jour d'été. Grand soleil.

La maison au bout de l'allée. Sur la terrasse les adultes. Le café trois sucres et des poussières. Le joursoleil comme on l'appelle. Fleurs en pot et brûlées les feuilles. Hortensias qui débordent.

Encore un jour d'été. Tant il y en a. Et grand soleil dessus ardent. Prairie sépia sous le hamac. Derrière on a étendu le linge. Derrière, les champs commencent.

Horizon. Par-delà la ville. Horizon par-delà la ville et fille aux cheveux longs. Pas de sourire (pas le bon jour). Et les rares oiseaux qui volent traversent le ciel comme on traverse le passage piéton. Sans regarder fusant devant (après moi le déluge). Et le chemin de l'avion en traînée. Car l'aéroport n'est pas loin et il y a aussi l'autoroute qu'on entend, qu'on n'entendait pas avant. Étaient alors étranges les jours d'hiver non fréquentables et agressifs. Que l'été est doux et que les fleurs sont belles.

Mais voilà que la fille vient à la table où les parents boivent le café. Elle ne veut plus de ses cheveux longs. Alors elle dit mamanmamaman et elle devient toute rouge (quelques rires). Car les cheveux longs sont une chape chaude au soleil. Après la piscine

ils restent mouillés une éternité (animal mort qui pend dans le dos). Et la fille trempe le morceau de sucre dans le café de mamaman (on appelle ça un canard). Le goût du cafésucre qui fond dans la bouche accroche encore le chaud soleil, au revoir l'hiver d'autrefois, alors il faut boire un verre d'eau.

On va aller faire la sieste. Quand il fera un peu moins chaud on ira se baigner. Il faut éviter les coups de soleil qui font de la peau une brûlure et après le corps pèle. Il n'y a là-haut qu'un soleil et pas un nuage en vue. Pas un nuage, que la toute immense étendue qui n'épargne rien, ne laisse rien à personne, et le soleil brûle à mesure que le jour d'été continue aux heures lourdes et lentes, comme a dit quelqu'un, la mamaman ou bien son frère, ou la belle-sœur qui ne dit jamais rien mais qui peut-être un bref instant, un instant seulement, a eu quelque chose à dire des heures lourdes et lentes sous l'ardent soleil.

Et la fille boude. Elle est fatiguée. Il faut aller faire la sieste. Les enfants, du moins certains, du moins les enfants boudeurs qui ont envie de regarder les oiseaux, ceux dont les yeux froncent et dont le sourire ne coule pas gentiment, ces enfants-là n'aiment pas faire la sieste. Alors la fille réclame des bandes dessinées pour passer le temps. Alors elle monte l'escalier vers la chambre à côté de celle des parents. De vieux papiers peints (au coin ils se décollent). Le lit rebondit et l'armoire est pleine de livres prenant la poussière. Et le moustique bourdonne quand elle choisit dans la pile de bandes dessinées. Elle les

a déjà toutes lues l'été dernier. Elle ne se souvient pas bien de cette histoire, là (approchant le livre de son visage pour inspecter de près l'illustration de couverture), qui faisait un peu peur. C'est l'histoire d'une sorcière... Ou bien d'une vieille femme esseulée. Peut-être que ce n'est pas pour les enfants ? Et elle n'a pas envie de lire (plus du tout envie). Bleu le ciel à perte de vue. Et le soleil fait mal quand on essaie de le regarder dans les yeux.

Les images de la bande dessinée l'écoeurent pire qu'un canard dans le café sous le soleil chaud de plein été – ce qui en émane, comment dire ? Sombre est le cœur et le grain ne meurt. Est-ce que ça ira mieux demain ? C'est long les vacances. Et déjà une frayeur l'envahit. Car les images de l'histoire ont un peu d'elle dedans. Disons, un peu de ce qui sursaute serpent sifflant. Un peu de ce qui glisse et s'insinue.

On l'a pourtant prévenue. Son oncle le vieux l'autre jour fumant sa pipe et la barbe grise. Il ne faudrait jamais cesser d'être enfant, a-t-il dit (puis soufflé des ronds dans l'air). Que c'est fatigant d'être adulte. Est-ce que Grand-mère a ri ? Ou bien elle a monté le son de la télévision. Sa série préférée (*her favorite show*, comme on dit en anglais, la fille apprend l'anglais à l'école et la petite amie du cousin le jeune est anglaise d'ailleurs elle mange des œufs le matin et elle ne parle pas bien français, d'ailleurs elle parle à la fille en lui disant *ma chérie* et *you're so precious*, la fille la trouve gentille mais sucrée comme le sucre en café, elle s'en méfie

attendant l'amertume, d'ailleurs mamaman ne l'aime pas trop).

Images et pensées troubles – dehors pas un bruit, un peu de vent (si peu) sur les volets clos, sinon la chaleur entre. La fille ferme les yeux et un instant suffit pour qu'elle s'endorme. Est-ce le repas du midi, l'air tant épais, le sucre du canard qui nage à l'intérieur, les conversations des adultes en bas dont l'onde diffuse prend un rythme régulier, se sont-ils mis d'un coup à réciter la comptine des jours d'été ?

La petite fille s'endort, et de ses rêves on ne peut pas dire grand-chose si ce n'est qu'ils bruissent aussi d'ombres non tout à fait identifiées, et qu'ils répondent trait pour trait aux heures lourdelentes d'une journée d'été.

Jour d'été. Grand soleil. C'est une maison isolée, il faut remonter l'allée, grande allée qui monte qui monte. Sur les côtés il y a des arbres, on s'inscrit dans une perspective, visant là-haut et remontant la flèche. Les arbres sont âgés et on ne sait quand qui les a plantés. Au-delà s'évasent bois et champs et quand on arrive voyez les quelques maisons : celle de Grand-mère et de ses enfants qui eux-mêmes ont des enfants – et soudain on découvre que certains de ces enfants sont déjà adultes, et pourtant, dit-on comme on invoque comme on espère, prière, les rires de l'enfance scintillent encore (éclats en fond) – et puis la famille du frère de Grand-mère est là aussi (maison sur la gauche au bout de l'allée), encore des enfants et des petits-enfants (ribambelle du frère mort, déjà dix ans cette année). Les familles se retrouvent à l'heure du goûter, pour prendre le café, lors des grands déjeuners.

C'est comme ça tous les étés.

Le paysage sous le grand soleil est très vert mais par endroits cramé. Figuiers et buissons drus, le bois des promenades, l'herbe folle que l'on tond avec le tracteur bruyant, et les pots de fleurs qui longent

l'allée, et les fleurs dans les pots qui sont roses et violettes, et les feuilles jaunes d'été chaud.

Les toitures sont rouges et les volets fermés, les grands murs roses et la terrasse entourée des haies de bambous où les enfants aiment à se glisser même si les parents disent il faut faire attention, car les bambous ça pique et les yeux peuvent crever. Mais les enfants s'inventent des sentiers inconnus vers la piscine où convergent les étés chaque après-midi autour de l'eau chlorée.

Dans le parc des chevaux qui appartiennent au locataire d'à côté (la petite maison). On les croise parfois quand l'homme les emmène faire un tour du bois et trotter et trotter. Et le cheval penche sa tête de côté, ses deux yeux marron interrogent peut-être la marche de l'univers et le très fort soleil qui brûle comme jamais – qu'indique le thermomètre ? Qu'importe on se promène autour dans les chemins de ce qui autrefois a été une ferme, ici il y avait le poulailler et là, l'endroit où vivaient les métayers (comme on dit). Et encore par ici un vieux banc fatigué qui pourrit sur les côtés. Là une branche du cèdre par terre, la mousse prend : quelque chose d'humide et d'habité. Les arbres descendent la pente et des chemins se créent. Il y a les endroits où les fruits tombent des branches et les prunes poisseuses font glisser. Une bande d'oiseaux sur les branches au-dessus de l'enclos où un vieil âne solitaire traîne et broute, pas loin des cailles passent dandinant et s'attardent aux grilles de l'enclos. Le

chat du voisin s'y intéresse un instant puis traverse la prairie adjacente. On le voit, il se plaque au sol, il bondit, peut-être a-t-il réussi à attraper le rongeur, peut-être l'a-t-il en bouche et quelque chose coule, peut-être porte-t-il la bête dans un repaire où il dévore d'un coup ce qu'il y a de chair et de sang. Puis le ruisseau qui descend au bout du champ, on y a beaucoup joué enfants, parce qu'il y a la gadoue, l'eau qui glisse, les barrages, cette curieuse obsession – interrompre le cours de l'eau qui s'en va loin (on ne gagne jamais contre l'eau gris vert). Il y a au travers des branchages le ciel très bleu qui s'étend – a-t-on jamais vu si grand soleil ?

Un soleil immense de jour d'été pas comme les autres. Un soleil qui ne s'arrête pas et se décroche un peu. Tangué penche sur le monde et si l'on n'y prend garde, très bientôt, très bientôt le soleil s'effondre et le monde prend feu. Imaginez-vous le petit bois dévasté par les flammes d'un incendie ? Ça crépite. Alors dans le silence quelqu'un chante la célèbre comptine :

Jour d'été
grand soleil
jour d'été et grand soleil
main dans la main depuis toujours
pourtant quelque chose d'incertain
remonte et au secours !
appelle l'enfant qui se noie
dans la mare au fond du bois.

Mais jour d'été et grande maison. Jour d'été et grande famille. Tout le monde est venu passer les vacances. Oui tout le monde est là, comme chaque été.

Jour d'été. Grand soleil. Pour le dîner une salade froide de pommes de terre. Découper les tomates en petits morceaux et giclent les pépins. Aromatiser et mélanger bien.

À la table de la cuisine, nappe collante, les femmes de la famille toutes ensemble discutant de quelques riens, Grand-mère aux commandes, la nièce réquisitionnée pour donner un coup de main. On est beaucoup ici, les tables sont immenses. On mange dehors jusqu'au soir tombé, sur la grande grande table les bougies à la citronnelle contre les moustiques (on se fait piquer quand même). Ici la nuit les étoiles pointent, c'est encore la campagne. Ceux de la ville chaque fois redécouvrent les dessins, quand on s'allonge par terre c'est le ciel qui fait naufrage. Quand on dort sur le hamac après avoir lu à l'ombre des grands arbres tout l'après-midi on peut se réveiller yeux dans les yeux avec la Grande Ourse et elle interroge. Où va le temps ? Où les souvenirs des étés passés ? Trop de vinaigre dans la salade ? Le goût du vinaigre reste, à l'arrière-plan colorant le goût du dessert, et les conversations à leur tour tentent l'acide (surtout ne pas parler politique surtout ne

pas parler politique surtout ne pas parler politique
sur tout ne pas parler pol...). On discute bien ici. La nuit
seul le cliquetis des criquets rompt le silence. Peut-
être les criquets sont ceux qui gardent la mémoire
des étés passés ? Ou bien... Mais il y a moins de cri-
quets que quand on était petits. Leur absence seule
manifeste. Et ne parlons pas des papillons... Mais
le jour n'est pas encore couché. Le soleil est encore
haut – chaud.

En réchapperons-nous jamais ?

Et la belle-sœur (elle a épousé Alex l'an der-
nier, depuis trimbale son sourire gêné, sa présence
mutique aux repas de famille met chacun un peu
mal à l'aise mais on ne peut pas dire qu'elle soit
méchante non plus) coupe les pommes de terre en
cubes très réguliers. Compas dans l'œil tous les côtés
plus qu'égaux – inégalés. Sa présence rend la conver-
sation moins aisée. Où sont passés les jeux de mots
foireux, les commérages, les anecdotes oubliables
mais drôles ? – c'est la façon dont on raconte qui
compte.

Pauline, lui dit doucement Grand-mère, ça ira
comme ça.

Et c'est vrai que Pauline en a fait trop, des pommes
de terre, ils sont nombreux mais pas tant que ça,
pas non plus une meute de loups affamés, gueule
ouverte les yeux rouges, tels que parfois il est pos-
sible qu'elle les voie, tous autant qu'ils sont récla-
mant las un peu plus de conformité, un peu plus
de personnalité, d'aisance ainsi que de cette fibre-là,

sociable comme eux, parler d'emblée c'est sans rebonds, sans tressautements, sans œil de loup, sans bouche ouverte croyant avoir dit alors que non, et tout le monde attend la suite et elle-même attend que le rouge montant aux joues se fasse aurore mais de quoi et pourquoi, et quelle nouvelle aube la sauvera des regards inquisiteurs et des bouches quand elles pignent... Il faut mettre le vinaigre.

Pauline veut parler de ce qu'elle aime cuisiner, et les monceaux du soir. Alex est parti se promener, il rentrera tard. Elle lui dira ce soir le malaise et le vinaigre. Il lui racontera l'histoire de la forêt et la fatigue des arbres.

À deux s'imaginer partir loin. Se réveiller le lendemain dans le même lit que la veille.

Dans leur chambre aussi, le papier peint se décolle.

RETROUVEZ-NOUS
ET SUIVEZ NOS ACTUALITÉS



WWW.LEPANSEUR.COM



[@LEPANSEUR](#)



[@LES_EDITIONS_DU_PANSEUR](#)